

L'éternité chez Saint-Exupéry

Jeanne Kerneff

Volume 33, numéro 2, été 2001

Antoine de Saint-Exupéry

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501294ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501294ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kerneff, J. (2001). L'éternité chez Saint-Exupéry. *Études littéraires*, 33(2), 83–95.
<https://doi.org/10.7202/501294ar>

Résumé de l'article

L'éternité, souvent mentionnée dans l'œuvre de Saint-Exupéry, y est diversement sollicitée. Parfois simplement appelée à souligner le contexte, elle est maintes fois associée à la sensibilité ou à la réflexion de l'auteur, qu'elle accompagne de ferveur et de poésie, sans toutefois la faire bénéficier de l'apport d'une notion rigoureuse.



L'ÉTERNITÉ CHEZ SAINT-EXUPÉRY

Jeanne Kerneff

■ De *Courrier Sud* aux dernières pages de *Citadelle* Saint-Exupéry n'a cessé d'user avec une relative fréquence des mots *éternel*, *éternité*, *éternellement* ; l'intention avec laquelle il les utilise est chaque fois éclairée par le contexte, et il apparaît que d'un emploi à l'autre leur signification se diversifie sensiblement, sans toujours alerter l'esprit du lecteur, tant ils se présentent naturellement dans le propos, dissimulant leur charge d'énergie dans la banalité d'expressions courantes. Mais il vaut sans doute la peine, cheminant à travers les textes, de tenter d'approfondir, parfois dans le contenu même de cette spontanéité légère et surtout quand la gravité de la pensée y invite plus fermement, la façon dont Saint-Exupéry envisage l'éternité.

Au mot *éternel* le dictionnaire indique qu'il « se dit de ce qui est habituel à quelqu'un ». Le choix de ce terme répond toutefois au dessein de souligner ce trait caractéristique. Par deux fois, Rivière est mentionné comme « éternel voyageur ¹ » — expression de son inlassable activité. Quand, dans *Le petit prince*, on lit : « J'avais défait son éternel cache-nez d'or ² », l'épithète a surtout pour effet d'accompagner l'émotion du narrateur. Prétendre nier l'irréparable en conservant aux morts leur place à la table familiale, c'est, affirme Saint-Exupéry, en faire « d'éternels absents, des convives en retard pour l'éternité ³ », les figer dans une absence qui les empêche de retrouver « dans leur rôle de morts une autre forme de présence ». Redoutable pour le navire, « la pesée éternelle de la mer ⁴ » signale une ténacité sans relâche. « L'éternelle poursuite ⁵ » dans laquelle les rôles s'échangent entre le capitaine Bonnafous et les tribus maures en dissidence est si peu éternelle qu'on commente le départ imminent de

-
- 1 Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*, dans *Œuvres complètes*, t. 1, 1994, p. 125 et 148.
 - 2 Antoine de Saint-Exupéry, *Le petit prince*, dans *Œuvres complètes*, t. 2, 1999, p. 310.
 - 3 Antoine de Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. 2, p. 89.
 - 4 Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. 2, p. 224.
 - 5 Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. 1, p. 226.

Bonnafous, qui va rentrer en France ; mais aussi longtemps qu'elle a duré, au temps de Cap Juby, elle n'admettait aucun répit.

À *éternellement* sont proposés pour équivalents *continuellement*, *perpétuellement*, mais en leur préférant *éternellement*, c'est l'impossibilité tragique de toute rémission que dénonce Saint-Exupéry. L'image de « la plage éternellement lavée par la mer » interdit à l'homme auquel on l'applique l'espoir d'une vie stable. Dans le même registre, « les vagues se succèdent éternellement. L'une après l'autre s'use » : aussi inexorablement vaine est la quête de la femme qui, recherchant d'un homme à l'autre « l'approche de l'amour ne connaîtra point la rencontre ⁶ ». Aucune défaillance n'est permise au jardinier dans la lutte pour repousser « dans la terre, qui la prépare éternellement, la forêt primitive ⁷ ». De même, contre « les races abâtardies » qui ne créent plus, mais vivent de l'œuvre d'autrui, « les sables du Sud préparent éternellement dans leur misère créatrice les tribus vivantes qui monteront à la conquête de leurs positions mortes ⁸ ». Quand Saint-Exupéry prend la précaution de dire qu'« il ne s'agit pas de s'attendrir sur une plaie éternellement rouverte ⁹ », au propos moralisateur, qu'il récuse, il substitue, par une sorte de préterition, l'affirmation pessimiste d'une dégradation humaine irrépressible. Introduisant un interlocuteur imaginaire, le Chef fait souligner une loi psychologique par la répétition insistante de l'adverbe : « la satisfaction fuit éternellement devant le désir. [...] Ce que tu poursuis éternellement, dis-tu, éternellement s'éloigne », mais c'est pour, aussitôt, en inverser la portée qui, de négative qu'elle apparaissait, se révèle positive quand on en déduit qu'il est radicalement impossible à l'homme de s'arrêter dans un repos où il s'anéantirait — car le Chef a dit sa prédilection pour « le nomade qui s'enfuit éternellement et poursuit le vent ¹⁰ ».

Placé après le nom, *éternel* signifie : qui n'a pas de fin ; c'est ce sens précis que le géographe donne au mot quand il oppose aux fleurs « éphémères ¹¹ », qu'il refuse de noter, les « choses éternelles » qui seules valent d'être écrites. Mais souvent l'éternité est attribuée à ce qui, par définition, s'y opposait : l'instant, dès lors qu'il est vécu intensément. Incrire dans une durée infinie l'impression du moment, c'est en signaler l'emprise : ainsi le déjeuner avec Léon Werth, sur les bords de la Saône, est érigé en « fête éternelle ¹² », tandis qu'est insupportable l'angoisse suscitée par l'arrivée des télégrammes quand le malheur annoncé aux familles « pendant des secondes presque éternelles reste un secret sur le visage du père ¹³ ». Pendant la guerre, sous le tir ennemi, la gravité de la menace s'accroît à la mesure de sa durée : « on demeure une éternité dans

6 Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. 2, p. 373.

7 Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*, op. cit., p. 141.

8 Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, op. cit., p. 388.

9 Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, op. cit., p. 285.

10 Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, op. cit., p. 453.

11 Antoine de Saint-Exupéry, *Le petit prince*, op. cit., p. 282.

12 Antoine de Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, op. cit., p. 96.

13 Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*, op. cit., p. 133.

le champ de tir de chacune des armes ¹⁴ », tandis que l'illusion d'un arrêt dans l'écoulement du temps aide la volonté de se rassurer, de se « cramponner » au silence qui précède le déclenchement, inéluctable, du tir : « Chaque seconde, l'une après l'autre, sauve le silence, le silence semble déjà éternel... ¹⁵ »

L'éternité, quand les hommes croient l'inclure dans le présent de leur existence, ne peut être qu'une illusion. Dans son avion, Bernis s'abandonne un moment au rêve d'être dans une maison, une demeure familière dont l'ordre imperturbable lui semble abolir le temps : « Ainsi les vieilles dames se sentent éternelles à la fenêtre de leur salon ¹⁶. » Mais la tempête qui bientôt « s'acharne sur l'avion comme les coups de pioche du démolisseur » a vite fait de ramener le pilote à la réalité d'une lutte où il est vital d'adapter ses réflexes aux nécessités de l'instant. Le récit de *Courrier Sud* apporte aussi un démenti à la confiance en une stabilité que l'enracinement terrestre, très réel, semblait autoriser bien mieux que les aléas du vol : le narrateur sait comme l'impression que donnait Geneviève et qu'elle-même éprouvait s'est révélée inexacte dans la durée : « Tu nous paraissais éternelle d'être si bien liée aux choses, si sûre des choses, de tes pensées, de ton avenir ¹⁷ » — car « les choses un jour se révoltèrent ¹⁸ ».

À l'inverse de l'illusion heureuse, mais d'autant plus dangereuse, l'impression d'éternité qu'éprouve Bernis pendant les vacances qui le ramènent dans la campagne familière lui rend pénible, « après deux ans d'Afrique et de paysages mouvants et toujours changeants », le retour dans « le monde le plus immuable où, pour toucher un mur, pour allonger un champ, il fallait vingt ans de procès » — « ce vieux paysage, le seul, l'éternel... ¹⁹ » ; un monde dont l'engourdissement est plus évident encore quand le paysan qui, dans sa carriole, le conduit vers Geneviève mourante lui désigne un mur : « “ C'est le grand-père de mon grand-père qui l'a bâti. ” Il touchait déjà un mur éternel, un arbre éternel ²⁰ » — motif de fierté pour l'un, d'exaspération pour l'autre.

Dans la maison de Geneviève pourtant, Bernis, sensible à tous les détails qui dénotent une existence dont la régularité assure des soirs libérés de tout souci, éprouve l'ébauche d'une tentation : « Ce repos gagné eût pu être éternel, il en avait le goût. Mes nuits, elles, sont moins que des trêves ²¹. » La même tentation est plus affirmée et analysée dans *Vol de nuit* : dans un moment de lassitude, Fabien rêve d'être, dans le village qu'il survole, « un homme simple, qui regarde par la fenêtre une vision désormais immuable », à la manière des vieilles dames évoquées dans *Courrier Sud* : « Fabien eût désiré vivre ici longtemps, prendre ici sa part d'éternité, car les petites villes, où il vivait une heure, et les jardins clos de murs, qu'il traversait, lui semblaient éternels de durer en dehors de

14 Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, op. cit., p. 181.

15 *Ibid.*, p. 187.

16 Antoine de Saint-Exupéry, *Courrier Sud*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. 1, p. 46.

17 *Ibid.*, p. 54.

18 *Ibid.*, p. 58.

19 *Ibid.*, p. 51.

20 *Ibid.*, p. 95.

21 *Ibid.*, p. 96.

lui²². » Des images illustrent dans son esprit cette éternité désirable : « Et Fabien pensait aux amitiés, aux filles tendres, à l'intimité des nappes blanches, à tout ce qui, lentement, s'apprivoise pour l'éternité²³. » Mais cette éternité, parce qu'elle implique une inertie incompatible avec l'action, est refusée au pilote. L'escale n'a duré que dix minutes ; quand Fabien se retourne vers San Julian, le village, rapidement, s'évanouit à sa vue, « puis se dissipa la poussière qui, pour la dernière fois, le tenta²⁴ ».

La tentation du repos, Saint-Exupéry l'a lui-même éprouvée ; des lettres écrites de Cap Juby en 1928, donc contemporaines de *Courrier Sud*, en font la confidence à sa mère, à son ami Charles Sallès, mais déjà elle est dominée par la puissante attraction de « l'aventure » : « J'ai goûté au fruit défendu²⁵. » En mai 1944, écrivant à une amie, madame François de Rose, il reprenait les termes qui exprimaient la tentation de Fabien ; mais « prendre sa part ici d'éternité » impliquait alors de « vivre ici longtemps », tandis que le souhait qu'il formule dans sa lettre est très modeste ; il vise plutôt la plénitude de la satisfaction grâce au jeu psychologique, qui lui permet de goûter dans un très petit espace de temps la sensation d'une durée infinie : « Là où je suis, je suis comme pour l'éternité. Si je m'assois sur un banc, je veux m'y asseoir pour l'éternité. J'ai droit, sur mon banc, à cinq minutes d'éternité », et la lettre s'achève, avec une courtoisie légère, sur la reprise : « Je suis simplement venu m'asseoir, pour cinq minutes d'éternité, dans l'amitié²⁶. »

Le 31 juillet suivant, Saint-Exupéry disparaissait, englouti dans cette éternité dont il avait maintes fois mentionné la menace qu'elle faisait peser sur tout pilote : « Fabien erre sur la splendeur d'une mer sans nuages, la nuit, mais, plus bas, c'est l'éternité²⁷ » ; cette éternité, c'est la mort, et c'est contre elle que la veille de son premier départ Saint-Exupéry avait été mis en garde :

Ce soir-là une voix lente insistait une dernière fois sur la consigne : « C'est très joli de naviguer à la boussole, en Espagne, au-dessus des mers de nuages, c'est très élégant, mais... » Et, plus lentement encore : « [...] mais, souvenez-vous : au-dessous des mers de nuages [...] c'est l'éternité²⁸. »

L'authenticité des termes semble garantie par leur présence dans une lettre écrite en 1927 : cet avertissement résonnait encore à ses oreilles²⁹.

Pour évoquer les pilotes de l'Aéropostale déjà disparus, ce même mot *éternité* lui sert à composer l'expression qui lui paraît la plus saisissante : quand il s'agit des « anciens » qui imposaient le respect aux jeunes pilotes novices, il est dit que « de temps à autre,

22 Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*, *op. cit.*, p. 114.

23 *Id.*

24 *Ibid.*, p. 114-115.

25 Antoine de Saint-Exupéry, « Lettre à sa mère, 1928 », dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. 1, p. 772 et « Lettre à Charles Salles, 1928 », dans *ibid.*, p. 857.

26 Antoine de Saint-Exupéry, « Lettre à Madame François de Rose, mai 1944 », dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. 2, p. 1048-1049.

27 Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*, *op. cit.*, p. 158.

28 Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, *op. cit.*, p. 174-175.

29 Antoine de Saint-Exupéry, « Lettre à Lucie-Marie Decour, 1927 », dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. 2, p. 916.

respectable pour l'éternité, l'un d'eux ne rentrait pas³⁰ » — un sort partagé ensuite par les « cent camarades de la ligne qui, par un jour ou une nuit de brume, prirent leur éternelle retraite³¹ ». En 1940, les pilotes de guerre « qui sont en retard ne reviennent plus [...]. La nuit les bascule dans l'éternité. À l'heure de dîner le Groupe compte ses morts³². »

C'est encore l'éternité qui est sollicitée pour rendre sensible le désarroi provoqué par l'exode ; dans l'incapacité d'y faire face, on ne sait plus mesurer l'urgence : « C'est urgent. Et cela ne l'est plus. C'est suspendu en équilibre instable entre l'urgence et l'éternité³³. » Le sens funeste de cette éternité est signalé d'avance par la définition imagée : « Il s'agit d'un immense troupeau qui piétine, fourbu, devant l'abattoir³⁴ », à laquelle correspond très exactement la reprise : « C'est un peuple qui piétine de fatigue et d'ennui, au seuil de l'éternité³⁵. »

Entre le temps et l'éternité, une dialectique subtile est décelable dans l'œuvre de Saint-Exupéry. Dans la préface qu'il écrit en 1939 pour le livre d'Anne Morrow-Lindbergh *Le vent se lève*, estimant qu'« Anne Lindbergh a peur non de la mort, mais de l'éternité », il analyse cette peur : « Elle est si proche, l'éternité ! Il faut si peu de chose [...] pour que l'on ne s'évade jamais d'une île, pour qu'on ne décolle jamais de Bathurst », où, depuis des jours, l'absence de vents les retient prisonniers, Lindbergh et elle, « là où le temps n'a plus de signification, là où le temps n'avance pas ». C'est l'abolition du temps qui suscite l'angoisse d'Anne Lindbergh, la peur de l'éternité, à laquelle il est urgent de s'opposer « pour sauver la vie et le mouvement » — « Il faut remettre le temps en marche. Il faut rejoindre le continent, il faut rentrer dans le courant, là où l'on s'use, là où l'on change, là où l'on vit³⁶. »

L'immobilisme, déjà dénoncé dans *Courrier Sud*, n'empêchait pas la progression du temps de s'y manifester par l'usure qu'il provoque inévitablement : « C'était chez nous le grand ennemi. On s'en protégeait par les traditions. Le culte du passé. Les poutres énormes » — et aussi en pratiquant une dangereuse insouciance³⁷. À l'action corrosive du temps, « la vieille gouvernante » évoquée dans *Terre des hommes* oppose son indéfectible vigilance ; Saint-Exupéry a célébré son empressement à s'alarmer « à chaque signe d'une usure qui menaçait l'éternité de la maison » ; c'est que lui aussi a le culte de « la vieille maison », celle de son enfance, à Saint-Maurice de Rémens, lointaine, mais que la puissance des songes lui rend présente, dans la plénitude de sa douceur. « Ce qui m'a appris l'éternité, c'est Mademoiselle Marguerite³⁸ », écrivait-il en janvier 1930,

30 Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, op. cit., p. 173.

31 *Ibid.*, p. 178.

32 Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, op. cit., p. 205.

33 *Ibid.*, p. 169.

34 *Id.*

35 *Ibid.*, p. 170.

36 Antoine de Saint-Exupéry, Préface au *Vent se lève*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. 1, p. 436-437.

37 Antoine de Saint-Exupéry, *Courrier Sud*, op. cit., p. 93-94.

38 Antoine de Saint-Exupéry, « Lettre à sa mère, janvier 1930 », dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. 1, p. 780.

quelques années avant la première rédaction de l'épisode qui relate le glissement de sa conscience de la réalité menaçante du désert aux prestiges des songes : « Je n'étais plus ce corps échoué sur une grève, [...] j'étais l'enfant de cette maison ³⁹. »

Dans un premier temps, cependant, il s'était confié à la toute puissance de la « gravitation » dont la pesée l'appliquait à la terre, une pesée qui « se révélait, dans [ses] épaules, harmonieuse, soutenue, égale pour l'éternité ⁴⁰ ». Ainsi eût-il atteint d'emblée cette éternité, si difficile à préserver pour la maison, dont il croit retrouver la vertu : « J'habitais bien cette patrie » ; mais brusquement le sens s'infléchit, dans une comparaison qui a plutôt valeur d'antithèse : « comme les corps des galériens morts, lestés de plomb, le fond des mers ». La patrie qui se propose à lui est un engloutissement dans la mort et l'éternité a la lourdeur tragique d'un destin implacable. Rejetant alors le « message froid » qu'il recevait « du décor », il se laisse guider par les « enchantements de [sa] mémoire » vers une « éternité » plus accueillante : « ce goût même d'éternité que j'avais cru tenir de lui, j'en découvrais maintenant l'origine. Je revois les grandes armoires solennelles de la maison. Elles s'entrouvaient sur des piles de draps blancs comme neige. Elles s'entrouvraient sur des provisions glacées de neige ⁴¹ » — une impression bien ambiguë, si on en rapproche celle qu'avait éprouvée le pilote Pellerin en franchissant la cordillère des Andes : « Les neiges de l'hiver pesaient sur elle de toute leur paix. Les neiges de l'hiver avaient fait la paix dans cette masse, comme les siècles dans les châteaux morts ⁴². » Ces « provisions glacées de neige » dans de « grandes armoires solennelles » suggèrent une éternité privée de la douceur d'une intimité que Saint-Exupéry a plus certainement goûtée lorsque, rentrant de ses premiers voyages, il visitait Mademoiselle dans sa lingerie et se plaisait à l'étonner par le récit de ses aventures au « bout du monde ⁴³ ».

Quand, perdu dans le désert de Libye, il se heurte soudain à un monde où toute vie s'est absorbée dans l'inertie du minéral, une forêt antédiluvienne « frappée de malédiction et changée en sel », où « les fûts brisés » des arbres jonchent le sol d'« épaves solennelles » qui le « refusent », Saint-Exupéry crie sa répulsion vis-à-vis d'un paysage dont le caractère radicalement inhumain évoque dans son esprit l'éternité : « Qu'ai-je à faire ici, moi, vivant, parmi ces marbres incorruptibles ? Moi, périssable, moi, dont le corps se dissoudra, qu'ai-je à faire ici dans l'éternité ⁴⁴ ? »

Pourtant Saint-Exupéry a aimé le « goût d'éternité », qu'il lui a été donné d'éprouver en quelques expériences, dont le récit a la fraîcheur des découvertes heureuses : c'est ainsi la « drôle d'expérience » vécue quand il avait cinq ou six ans dans le vestibule sombre et froid où il s'était aventuré « en fraude » ; là, bloqué sur une console, « pour l'éternité », il assiste à la déambulation de deux oncles, « auditeur clandestin d'un

39 Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, *op. cit.*, p. 207.

40 *Id.*

41 *Id.*

42 Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*, *op. cit.*, p. 119.

43 Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, *op. cit.*, p. 208.

44 *Ibid.*, p. 253.

conciliabule solennel » (cette fois encore *solennel* voisine avec *éternité*). Si ce souvenir a mérité d'être intégré à la méditation du pilote de guerre, c'est qu'il représente un enrichissement de la conscience, accordé dès l'enfance, et définitif : « La maison pouvait tenir encore mille ans, deux oncles, mille années durant, battant le long du vestibule avec la lenteur d'un pendule d'horloge, continueraient d'y donner le goût de l'éternité⁴⁵. »

« Goût de l'éternité », « goût d'éternité » : les deux formules semblent bien recouvrir la même impression, celle d'une intuition soudaine qui libère l'esprit de l'emprise des seules sensations actuelles. À l'extension illimitée dans le temps, Saint-Exupéry associe étroitement l'extension dans l'espace : au vestibule, qui déjà « paraissait immense » à l'enfant, succède dans la méditation de l'aviateur l'image « d'une grande maison de campagne, où deux oncles font les cent pas, et bâtissent lentement, dans une conscience d'enfant, quelque chose d'aussi fabuleux que l'immensité des mers » — « J'ai perdu le sentiment de l'étendue. Je suis aveugle à l'étendue⁴⁶ », soupire-t-il.

La question qui, dans *Terre des hommes*, précède le récit de l'expérience vécue au Sahara implique que, plutôt qu'occasionnel, le « goût d'éternité » est originel en l'homme, tel un instinct qui résiste à toute logique et aux démentis mêmes de l'observation :

D'où les hommes tirent-ils ce goût d'éternité, hasardés comme ils sont sur une lave encore tiède, et déjà menacés par les sables futurs, menacés par les neiges ? Leurs civilisations ne sont que fragiles décors : un volcan les efface, une mer nouvelle, un vent de sable⁴⁷.

À l'éternité dont le désert de Libye lui inflige l'image horrifiante, celle d'un monde voué à la mort, s'oppose l'éternité que, sur un plateau du Sahara, il invoque pour donner la mesure de l'ancienneté d'un terrain où nul — bête ou homme, aucun Maure, aucun Européen — n'avait jamais avant lui imposé sa présence, « un sable infiniment vierge ». La pensée de l'éternité accompagne ici son exaltation : « Sur cette sorte de banquise polaire qui, de toute éternité, n'avait pas formé un seul brin d'herbe, j'étais, comme une semence apportée par les vents, le premier témoignage de la vie⁴⁸. »

Dans *Citadelle*, le Chef fait souvent référence à l'éternité ; la soustrayant au hasard des impressions, il l'élève au niveau du concept, pour en faire un attribut essentiel de l'œuvre qu'il prétend édifier : « j'ai le goût de l'éternité », proclame-t-il d'emblée. Les mots sont les mêmes, mais dans ce contexte, il ne s'agit plus d'une intuition ni d'un instinct, mais de la ferme volonté d'instaurer la stabilité de l'empire : « Je hais ce qui change », explique-t-il, « car il est un temps pour la genèse, mais il est un temps, un temps bienheureux, pour la coutume⁴⁹ ! » La tonalité biblique de la formule fait suite à la caution exigée d'un Dieu enfermé lui-même dans le concept d'éternité : « Lui, l'immuable, qu'il se rassoie donc dans l'éternité⁵⁰. » Cette notion, préconisée par le

45 Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, *op. cit.*, p. 158-159.

46 *Ibid.*, p. 159.

47 Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, *op. cit.*, p. 203.

48 *Ibid.*, p. 205.

49 Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, *op. cit.*, p. 374.

50 *Id.*

Chef, serait-elle assimilable à la fixité, la stagnation, si contraire aux aspirations que Saint-Exupéry prêtait à ses personnages ou exprimait à titre personnel ? Ici, les rites n'engendrent plus la routine, ils sont valorisés quand est posée leur équivalence avec la maison : « les rites sont dans le temps ce que la maison est dans l'espace ⁵¹ », et la jeune femme condamnée, « prise dans [la] nuit sans frontières », souffre essentiellement d'être privée de ses repères coutumiers : « Elle criait vers l'éternité de la maison » ; sa frustration est à la mesure de l'irrécusable évidence de cette éternité ⁵², si fortement mise en doute au temps de *Courrier Sud*. Telle est aussi la plainte enregistrée par Saint-Exupéry dans une note des *Carnets* :

Rendez-nous, disent avant tout les hommes, rendez-nous « l'éternité ». [...] rendez-nous nos religions, serait-ce celle des fêtes de famille, des anniversaires, des patries, de l'olivier que j'ai planté et que mon fils cultivera, rendez-nous cela que nous sommes et qui dure au-delà de nous-mêmes ⁵³.

Le Chef dans *Citadelle* déclare qu'il a bâti sa citadelle « comme un navire » — « Navire des hommes, sans lequel ils manqueraient l'éternité ⁵⁴ ! » Il souligne la résonance religieuse du mot éternité quand il prend le ton de la confiance personnelle : c'est en qualité de « serviteur de Dieu » qu'il a « le goût de l'éternité ⁵⁵ » qui régit toute sa conduite. Il a pleuré quand est mort son « ennemi bien-aimé ⁵⁶ » : « je n'étais point assez pur et n'avais point encore assez le goût de l'éternel ⁵⁷ », estime-t-il. La formule semble désigner cette fois un désir, la recherche d'une saveur spirituelle, à laquelle répond l'exploitation lyrique du couple de mots Dieu / éternel dans l'« hymne au silence » : « car il est bon que tu retrouves Dieu qui est silence dans l'éternel ⁵⁸ » ; mais quand le géomètre émet l'idée que « connaître la vérité, c'est peut-être avoir droit enfin au silence éternel ⁵⁹ », il signifie la suppression des questions, résolues définitivement — un point de vue purement intellectuel. Lorsque le Chef demande à Dieu de ranger les hommes « dans l'étable éternelle, quand les temps seront révolus ⁶⁰ », on pourrait penser qu'il envisage la vie éternelle que professe le credo chrétien ; or, l'examen de l'utilisation de ces termes ou de leurs équivalents, au fil des pages, nous incite encore à nuancer notre appréciation.

Se sentant vieillir, le Chef analyse son impression : paradoxalement, il se découvrait « extraordinairement jeune », mais il explique :

Cette jeunesse était de celles qui abordent l'éternité, non de celles qui abordent à l'aube les tumultes de la vie. Elle était d'espace et de temps. Il me semblait devenir éternel d'avoir achevé de devenir ⁶¹.

51 *Ibid.*, p. 376.

52 *Ibid.*, p. 370-371.

53 Antoine de Saint-Exupéry, *Carnets*, I, §283, dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 1, p. 511.

54 Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle, op. cit.*, p. 381.

55 *Ibid.*, p. 374.

56 *Ibid.*, p. 583.

57 *Ibid.*, p. 461.

58 *Ibid.*, p. 474.

59 *Ibid.*, p. 632.

60 *Ibid.*, p. 474.

61 *Ibid.*, p. 481-482.

Il aurait ainsi obtenu par avance la plénitude de l'être, qu'il affirme pourtant inaccessible aux hommes tant que, le cours de leur vie n'étant pas révolu, ils n'ont pas achevé de devenir, ils ne sont pas totalement « accomplis ». Alors seulement, ils peuvent jouir de la paix, qui « vient de l'éternité où rentrent les choses accomplies ⁶² ». Son enseignement met en garde contre ceux qui, négligeant les aspirations plus élevées, ne visent qu'« un bonheur médiocre » :

Ils souhaitent de te donner trop tôt cette paix qui n'est offerte que par la mort quand tes provisions te servent enfin. Car elles ne sont point provisions pour la vie, mais miel d'abeille pour l'hiver de l'éternité ⁶³.

L'homme serait donc invité à se préparer par son effort ici-bas un avenir favorable dans un au-delà. Cette éternité serait-elle celle-là même que Pascal présente à la réflexion de l'impie et à laquelle pense son interlocuteur supposé lorsque, ayant dit son ardent désir de « connaître où est le vrai bien, pour le suivre », il déclare : « rien ne me serait trop cher pour l'éternité ⁶⁴ » ? La mention de Dieu, désigné comme l'acteur d'une destinée future prévue pour l'homme semble signaler un soubassement religieux de la pensée :

Je te le dis : il n'est point d'amnistie divine qui t'épargne de devenir. Tu voudrais être : tu ne seras qu'en Dieu. Il te rentrera dans sa grange, quand tu seras lentement devenu et pétri de tes actes ⁶⁵.

Mais cette éternité a une tonalité froide : « l'hiver » la caractérise ; « cette paix qui n'est offerte que par la mort » se confond avec la mort même. Dans sa prière à Dieu, l'éternité qu'évoque le Chef est bien la mort qui les attendait, ses hommes et lui, s'ils n'avaient pas atteint le puits d'El Ksour : « Tes anges étaient prêts à te récolter mon armée dans leurs grandes corbeilles et à te la verser dans ton éternité comme une écorce de bois mort » — un sort tout semblable à celui des oiseaux qui, peu auparavant, étaient venus périr par milliers dans le campement, « bientôt secs et craquants comme une écorce de bois mort ; le Chef les fit récolter. On en emplît de grandes corbeilles. Et l'on versa cette poussière à la mer ⁶⁶. » Cette même éternité a jadis englouti les chameliers en marche vers un puits desséché, dont le Chef a été invité par son père à contempler les cadavres pour en tirer un enseignement : « Il n'y a rien ici que des chariots embourbés pour l'éternité faute de conducteurs ⁶⁷. » Pourtant, au début de la longue méditation que développe *Citadelle*, c'était une paix chaleureuse que promettait l'éternité : « Paix des granges pleines, des brebis qui dorment, des linges pliés, paix de la seule perfection, paix de ce qui devient cadeau à Dieu, une fois bien fait ⁶⁸ », mais le lyrisme du ton ne compense pas le registre purement terrestre des images. En dépit de l'expression « cadeau à Dieu », il n'est pas impliqué de relation de l'homme à Dieu ; ce qui importe, c'est le bilan positif de son action, que valorise sa nature désintéressée.

62 *Ibid.*, p. 374.

63 *Ibid.*, p. 491.

64 Blaise Pascal, *Pensées*, dans *Œuvres complètes*, 1963, p. 555, frag. 429.

65 Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, *op. cit.*, p. 453.

66 *Ibid.*, p. 681-682.

67 *Ibid.*, p. 368-369.

68 *Ibid.*, p. 374.

Plus tôt encore, l'homme avait été défini comme analogue, dans sa progression — suscitée par Dieu — à l'arbre, « cette puissance qui lentement épouse le ciel ». Un moment, la comparaison semble, discrètement, rejoindre l'image évangélique de la vigne et des sarments : « Tu es celui qui s'accomplit. Et si tu sais te découvrir branche balancée, bien accrochée à l'olivier, tu goûteras dans tes mouvements l'éternité. » Mais, au lieu que la pensée se resserre sur l'étroite adhésion de la branche à l'arbre, elle prend son élan pour célébrer une éternité diffuse : « Et tout autour de toi se fera éternel. Éternelle la fontaine qui chante et a su abreuver tes pères, éternelle la lumière des yeux quand te sourira la bien-aimée, éternelle la fraîcheur des nuits ⁶⁹. » La ferveur qui « n'est fruit que du nœud divin qui noue les choses » est appelée à guider vers l'éternité, mais reconnaître « le sourire de la statue ou la beauté du paysage ou le silence du temple », c'est trouver Dieu ; « entendre le cantique, et la nuit, et les étoiles », c'est « éprouver l'éternité ⁷⁰ » : le vocabulaire s'efforce encore de colorer religieusement l'élévation toute laïque de la pensée. Une telle éternité est susceptible d'une détermination qui, tout en la maintenant dans l'ordre spirituel, la soustrait au strict domaine religieux ; le géomètre, évoquant la femme qui possédait l'art du sourire, affirme : « d'être témoin d'un tel sourire, tu habitais la paix des choses et l'éternité de l'amour ⁷¹. » Saint-Exupéry s'est-il souvenu de l'exclamation de Nietzsche dans le *Chant d'ivresse* de Zarathoustra : « La joie veut l'éternité de toutes choses, veut la profonde éternité ⁷² » ?

Là où le lyrisme n'entraîne pas la pensée, elle se présente, à propos de l'éternité, à la manière d'un raisonnement élaboré à partir du postulat énoncé par le Chef : « l'instinct essentiel est l'instinct de la permanence ⁷³. » Or, la permanence postule la durée, ce qui implique un désaccord entre cet instinct, essentiel en l'homme, et sa condition qui ne lui octroie qu'une portion de temps — qu'il s'agit dès lors de dépasser ; et, parce que l'homme « c'est d'abord celui qui crée ⁷⁴ », il revient à son œuvre d'assurer sa permanence : « Car tu n'as rien à espérer si rien ne dure plus que toi ⁷⁵. » Situé ainsi dans l'éternité, l'œuvre a mission de compenser, mieux, de nier la brièveté de la vie — « L'art est un anti-destin », affirmera Malraux dans *Les voix du silence*. Saint-Exupéry généralise cette propriété, l'attribuant sans exclusive à « l'ouvrage bien fait et qui dure plus que la vie ⁷⁶ ». Au Chef, il prête des formules catégoriques : « mais n'espère rien de l'homme s'il travaille pour sa propre vie et non pour son éternité ⁷⁷ » ; l'artisan assidu au travail « se recrée dans l'objet » et devient « en revanche, éternel, ne craignant plus de mourir ⁷⁸ ».

69 *Ibid.*, p. 371-372.

70 *Ibid.*, p. 553.

71 *Ibid.*, p. 801.

72 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1971, p. 389.

73 Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, *op. cit.*, p. 751.

74 *Ibid.*, p. 399.

75 *Ibid.*, p. 552.

76 *Ibid.*, p. 412.

77 *Ibid.*, p. 386.

78 *Ibid.*, p. 388.

Rivière, responsable d'un réseau de l'Aéropostale, en qui s'annonce déjà le Chef de *Citadelle*, justifie la contrainte qu'il exerce sur ses pilotes par la référence au temple élevé au dieu du soleil par les anciens Incas du Pérou : « le conducteur de peuples d'autrefois » qui, « contraignant ses foules à tirer ce temple sur la montagne, leur imposa de dresser leur éternité » est une brillante illustration de la phrase qui lui revient : « Il s'agit de les rendre éternels...⁷⁹ » Certes, il semble ensuite se reprendre en modérant son projet : « Nous ne demandons pas à être éternels, mais à ne pas voir les actes et les choses qui nous entourent perdre leur sens⁸⁰. »

C'est bien l'exigence du sens qui s'impose, et cette exigence conduit Saint-Exupéry à concevoir et à prôner la notion d'échange : « La vie n'a de sens que si on l'échange peu à peu⁸¹ » ; « Ceux-là qui n'échangent rien ne deviennent rien⁸² » ; « Je veux connaître contre quoi, de plus durable que toi, s'est échangée ton existence. » L'homme-créateur, s'il se délègue dans son œuvre, est alors véritablement concerné par cette durée que l'on souhaite étendre à l'infini, jusqu'à la confondre avec l'éternité ; ainsi le vieux savetier « si vieux, si moribond, si geignant », mais tout consacré à son ouvrage « devenait de plus en plus lumineux et clair et compréhensif dans l'objet même de son échange. [...] De plus en plus impérissable⁸³ ».

Saint-Exupéry a conféré à l'éternité deux valeurs antithétiques : l'une s'oppose à la définition même du mot, puisque, bien loin de suggérer le prolongement infini de la vie humaine, elle en exprime l'anéantissement, à tout jamais, tandis que l'autre la constitue comme l'ultime visée proposée à l'effort de l'homme. Dans le premier cas, il s'agit d'intensifier l'effet à un moment de la narration ou de l'exposé d'une idée ; on est dans le domaine du style, dont Saint-Exupéry a dit l'importance. Dans le second cas, les mêmes termes *éternel*, *éternité* servent la volonté de persuasion de l'auteur, appliqué à convaincre son lecteur — comme le Chef, dans *Citadelle*, est résolu à *convertir* son peuple.

Or, le peuple jadis contraint par un maître tyrannique à « dresser son éternité » a laissé sa trace, que le temps éternise, mais n'en a pas moins disparu ; même comprise ainsi, seule, du reste, pouvait être envisagée l'éternité du peuple, dans lequel l'individu renonçait à se distinguer. L'œuvre artisanale du vieux savetier s'accorde mieux avec la promesse d'un bénéfice personnel et, certes, des écrivains, des poètes, des artistes, des hommes d'État, d'autres encore, se sont réjouis de pouvoir espérer que la postérité perpétuerait leur souvenir, retiendrait leur nom. Mais une telle pensée est totalement étrangère aux motivations du Chef inventé par Saint-Exupéry, qui a dû parfois recourir au schéma religieux pour cautionner son éternité.

79 Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*, op. cit., p. 152.

80 *Ibid.*, p. 160.

81 Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*, op. cit., p. 385,

82 *Ibid.*, p. 388.

83 *Ibid.*, p. 387.

Sans ancrage dans la croyance en une réalité correspondant au mot — une vie au-delà de l'existence terrestre, telle que la promettent des religions — cette éternité semble n'avoir guère plus de consistance qu'une image. Saint-Exupéry en a-t-il conscience ? Il convient de rappeler qu'il considérait que dix années lui seraient nécessaires pour corriger le manuscrit qui nous est parvenu à l'état de brouillon. Pourtant, de cette éternité dont la visée se distingue mal de l'illusion, Saint-Exupéry a parlé parfois avec ferveur. C'est qu'il en a fondé la notion sur une foi, toute humaine, mais d'une inspiration généreuse : comme Pascal, qu'il pratiquait assidûment, il croit que « l'homme passe infiniment l'homme » — et il l'appelle instamment à se dépasser. L'éternité, où disparaissent les limites de l'existence terrestre, devient alors une image accordée à cette conception transcendante.

Références

- NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Gallimard (Folio), 1971 (éd. de G. Colli et M. Montinari, trad. de M. de Gandillac).
- PASCAL, Blaise, *Pensées*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Éditions du Seuil, 1963 (éd. de L. Lafuma).
- SAINT-EXUPÉRY, Antoine de, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), t. 1 et 2, 1994-1999 (éd. de M. Autrand et M. Quesnel).